L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 septembre 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi.....	86	27
3 P. M.....	84	26
6 P. M.....	84	26

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton, Chronique Parisienne.
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Les demeures tragiques. Le château de la Fosse-Hingant.
Lettres à Emilie.
Les transformations de Paris.
Cuisine.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Sarah Bernhardt ambulancière à l'Odéon, Souvenirs du Siège. Le 4 Septembre 1870.

L'Indépendance du Mexique.

C'est vendredi dernier qu'a eu lieu le dévoilement dans la ville de Mexico du Monument élevé en commémoration de l'Indépendance du Mexique, proclamée il y a cent ans, dévoilement qui a été entouré d'un grand éclat et qui a fait naître pour le peuple mexicain l'occasion d'organiser une manifestation à laquelle ont pris part tous les étrangers qui reçoivent du Mexique la plus large hospitalité.

Le monument s'élève sur le "Paseo de la Reforma", Place de la Réforme, non loin de Chapultepec, où est la résidence d'été du Président de la République.

Le Général Diaz, qui était tout indiqué pour présider à la mémorable cérémonie, a fait tomber le voile qui recouvrait le monument en présence d'une foule considérable, au premier rang de laquelle se trouvaient les officiers du gouvernement, les membres du Cabinet, tout le corps diplomatique.

Il va sans dire que le gouvernement avait bien fait les choses; que ses invités occupaient des places qui leur avaient été réservées. A côté du vice-Président, M. Ramon Corral, était assis l'envoyé spécial des Etats-Unis, un procédé d'une délicatesse extrême qu'a eu le gouvernement mexicain pour son voisin, le gouvernement américain, et qui a été remarqué.

La cérémonie a été suivie d'une parade militaire dans les rues de Mexico, la plus grande, la plus éclatante nous disent les dépêches, qu'il ait jamais été donné aux Mexicains d'admirer ; quatre puissances y étaient représentées par leurs marins dont la tenue a produit l'effet le meilleur, la France, l'Allemagne, le Brésil et l'Argentine. Sur tout leur parcours, ces marins ont été salués par les vivats les plus enthousiastes. On sait de quelle ardeur brule le tempérament mexicain ; on devine donc la chaleur de l'accueil de ce peuple à ces étrangers venus se mêler à lui pour célébrer l'événement le plus heureux de son histoire.

On évalue à douze ou quinze mille le nombre des militaires qui ont défilé devant le pavillon présidentiel : cadets mexicains de Chapultepec, école militaire, marins des navires-écoles de Vera-Cruz, tous étaient là, superbement astiqués, avec un air martial, affrontant les regards d'une foule délirante, exultante.

Le soir, et c'eut été étrange qu'une fête a l'ordonnancement de laquelle le gouvernement avait apporté tant de soins, n'eût pas une clôture en harmonie avec son ouverture ; le soir, disons-nous, la ville de Mexico présentait un spectacle tenant de la féerie ; partout ruisselait la lumière, partout régnaient l'animation et la gaieté.

Devant le Palais national, un feu d'artifice tiré à une heure avancée de la soirée a fait l'émerveillement du peuple.

Le général Diaz, dans sa verte vieillesse, aura eu la très douce satisfaction d'assister aux réjouissances d'un peuple à la paix, à la prospérité, à la grandeur duquel il a contribué.

Est-il de fierté plus légitime pour un peuple que de se voir uni chez lui, respecté à l'étranger libre, indépendant enfin !

Bravo, M. le Ministre !

Nous reproduisons avec d'autant plus de plaisir l'article ci-dessous signé d'un nom connu, que le marin distingué qui en fait le sujet est venu à la Nouvelle-Orléans, il y a quelques années, et y a laissé d'excellents souvenirs :

C'est avec un plaisir infini que je vais conter aux lecteurs du *Journal* la très brève histoire suivante, car elle aura certainement pour eux comme pour moi cette conclusion toute naturelle qu'il y a quelque chose de changé en France et que, pour accomplir des réformes jugées par tout le monde nécessaires et urgentes, nous avons enfin l'homme qu'il faut.

On a publié certains détails intéressants, à propos du récent voyage d'études que le ministre de la marine vient d'accomplir dans nos grands ports de l'Ouest : on a parlé de sa visite aux chantiers de construction des nouveaux cuirassés, de l'examen auquel il s'est livré des terrains de la Ninon où seront installés des bassins de radoub assez grands pour recevoir nos grandes unités navales de l'avenir, de la condamnation qu'il a prononcée de garde côtes ou de croiseurs désormais hors de service et qui grèvent inutilement le budget. Tout cela démontre que M. l'amiral Boué de Lapeyrère s'est dévoué sérieusement à la tâche patriotique de réorganisation et de contrôle qui lui incombe et qu'il n'hésite pas à prendre des mesures devant lesquelles la plupart de ses prédécesseurs, subissant l'influence néfaste des bureaux et s'en remettant aux interminables études des commissions, demeuraient comme inertes et paralysés durant des mois et des années.

L'Amiral Boué de Lapeyrère.

Mais on n'a pas tout dit, et l'amiral a fait mieux encore.

Il y a quelque temps, un ingénieur français, très honorable et d'un mérite éprouvé, avait présenté à son département un modèle de torpille dormante qui paraissait des plus nouveaux et des plus intéressants. Le ministre, conformément à la tradition qui est passée rue Royale en forme de loi, avait immédiatement fait transmettre le dossier de ce projet à la commission supérieure des défenses sous-marines, en lui prescrivant d'établir d'urgence un programme d'expériences permettant de se rendre compte au plus tôt des mérites de l'engin.

La commission a préparé ce programme en six mois. Elle l'a, en outre, conçu de telle sorte que, pour le mettre à exécution, il aurait fallu immobiliser pendant de longues semaines deux chalands du port de Cherbourg, interrompre des travaux indispensables, dépenser beaucoup d'argent et compliquer encore les opérations délicates et multiples de l'arsenal.

En présence de cette preuve nouvelle de l'esprit de lenteur et de gaspillage qui gouverne depuis si longtemps et d'une manière si néfaste les choses de la marine, M. l'amiral Boué de Lapeyrère a pris une décision qui fera pousser un cri de soulagement à tous les bons Français et qui lui vaudra une estime et une admiration unanimes.

Il a ordonné à son chef d'état-major général de faire venir, rue Royale, un lieutenant de vaisseau reconnu pour posséder en matière de torpilles une compétence peu commune et, quand cet officier se fut présenté à son cabinet, il lui dit, après lui avoir brièvement exposé ce qu'il voulait :

—Nous partons ce soir pour Cherbourg.

Arrivé dans notre grand port de guerre, il convoque immédiatement la commission supérieure et *lui déclare sans ambages.... QU'ELLE ÉTAIT DISSOUTE.*

—A partir d'aujourd'hui, ajoute-t-il, c'est le lieutenant de vaisseau *un tel* qui me représente ici et qui aura pleins pouvoirs pour effectuer, selon mes ordres, les études et les expériences nécessaires. Il a trois semaines pour m'en transmettre les résultats. De plus, afin d'éviter les dépenses et les dérangements inutiles, je le nomme, à titre temporaire, commandant du contre-torpilleur X....., qui sera spécialement affecté aux essais dont il s'agit.

Cela fait et cela dit, l'amiral est revenu à Paris, laissant tout déconfits et sans doute un peu scandalisés les membres de l'ex-commission supérieure.

Bravo, amiral !.... Vous nous démontrez, par des actes répétés et dont le dernier est peut être le plus significatif et le plus éloquent, que vous comprenez admirablement votre rôle de ministre et que nulle considération ne peut vous empêcher de le remplir. Si vous persistez dans la voie où vous êtes si hardiment entré, la France pourra trouver enfin, grâce au génie et au patriotisme de ses enfants, toutes les armes qu'il lui faut. Elle ne sera plus tributaire de l'étranger pour certaines spécialités de sa défense, et nos arsenaux, que les commissions n'entraveront plus, sauront nous fournir des engins que nous allons acheter actuellement aux ateliers de la Triplice, à Essen.

C'est l'appoint d'une force nouvelle que vous assurez à notre pays, en même temps qu'une économie incommensurable de temps et d'argent.

Je souhaite cordialement que votre distingué et dévoué collègue de la guerre suive votre exemple et que, comme vous, il balaye tout ce fatras de commissions qui, par centaine, encombrent les avenues de son ministère.

M. le général Brun vient de voir, à propos des aéroplanes militaires, à quels beaux résultats un ministre peut aboutir quand il travaille résolument et quand il agit sans s'empêtrer dans le maquis des commissions. Il a prouvé ainsi qu'il savait tenir le compte le plus intelligent des critiques, des conseils et même des attaques dont il avait été l'objet.

Pour lui comme pour vous, le devoir est tracé.

En attendant : Bravo, amiral !

CHARLES HUMBERT,
Sénateur.

MONSIEUR MONTANO,
Baryton d'opéra comique et d'opérette

M. Montano est lauréat du Conservatoire de Bruxelles. Il se fit entendre en public, d'abord dans des concerts : puis signa un engagement de trois ans et chanta tous les opéras comiques en vogue au théâtre royal de La Haye.

Sa voix, fort belle, a suffisamment d'ampleur, d'étendue pour lui permettre de chanter des œuvres d'une plus grande envergure que celles du répertoire comique.

M. Montano a fait deux heureuses saisons au Grand Théâtre de Genève, théâtre dont le parterre est d'une sévérité connue.

L'artiste est jeune, a du talent et plaira à notre public qui admirera sa voix, sa méthode et son jeu.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Fumeur ingénieux. — Un nouveau prophète. — Louise de Prusse et madame Gœthe. — Le parapluie de Chéron. — Monument en disgrâce. — Couturières en grève.

Un fumeur a trouvé le moyen de ne pas payer ses cigarettes plus cher qu'avant l'augmentation du prix des tabacs et cela sans s'attirer les foudres de dame Régie.

Cet homme ingénieux a remarqué que, dans toute cigarette, il se perd environ un cinquième, sinon un quart du tabac. C'est le "mégot" qu'on jette dédaigneusement et que les pauvres diables s'empressent de ramasser.

Ce cinquième ou ce quart de tabac il les remplace par un minuscule tampon de ouate. Autrement dit, il supprime le "mégot" et, le tabac n'ayant pas augmenté d'un cinquième, il réalise au bout du compte un petit bénéfice au détriment du fisc et des "mégotiers".

Lesdites cigarettes, nous assure-t-on, sont faciles à fabriquer, tirent très bien, la ouate arrête en partie la nicotine. Enfin, cela donne envie d'essayer.

Et sans doute il n'y a pas lieu de s'émerveiller. Encore fallait-il y penser.

Avis aux faiseurs d'impôts. S'ils insistent trop on abandonnera leur tabac pour du coton.

Depuis dimanche, à sept heures du matin exactement, une ère nouvelle a commencé pour l'Angleterre. Une personne au moins en est convaincue : c'est l'annonciateur de cet événement imminent, le prophète E. Maryon.

Comme il convient à un prophète sérieux, M. Maryon arbore une bannière. Elle est en calicot rouge et au centre figure un cheval blanc, emblème d'Odin, dieu de la tempête.

M. Maryon fait sa propagande à Hyde-Park, à l'ombre des arbres. Il compte réunir rapidement sous sa bannière de nombreux disciples du "Panthéisme et de la vieille religion anglaise."

Dans le cercle de ses amis, on fait silence sur la personne du prophète au drapeau rouge et au cheval blanc.

"Ma mission, aurait-il déclaré, est ce qui les étonne et les captive, le reste les étonne seulement. L'esprit de l'homme est épais. Il a été troublé par les représentations artificielles de l'Invisible, les vapeurs scientifiques de toute sorte de phénomènes et par les croyances stéréotypées dans l'intellect des misérables religieux.

"Mais il n'est pas trop tard. (Evidemment, il ne saurait jamais être trop tard pour un prophète). Le retour de l'Angleterre à la santé morale est proche, parce que j'arrive avec une lumière qui convaincra les hommes que l'Infini est imprimé sur le Fini."

Comme détail caractéristique et tout moderne : l'émule d'Isaie emploiera le gramophone.

Dans son retentissant discours de Kœnigsberg, Guillaume II, en mal d'autorité grandissante, a rappelé l'autre jour le nom de son aïeule : "La grande figure de la Reine Louise, a-t-il dit, nous enseigne que, comme jadis, ses fils étaient remplis d'une seule pensée, celle de réparer l'honneur national, nous devons, nous les hommes, cultiver avant tout, les vertus guerrières" etc. Le lieu était bien choisi pour ce souvenir puisque c'est à Kœnigsberg que Louise de Prusse passa auprès de son mari Frédéric-Guillaume la plus grande partie de sa vie, mais il paraît bien que, si la popularité dont elle jouit, en Allemagne et en dehors même de l'Allemagne, peut être rattachée à l'idée d'un noble patriotisme, on trouverait à cette popularité même d'autres causes que la culture des vertus si singulièrement dites guerrières.

Pour le prouver, le "Siècle" rapporte ceci :

Née en 1776, fille du duc de Mecklembourg Strelitz, mariée en décembre 1793 au prince royal de Prusse, elle fut surtout honorée jusqu'à sa mort, en 1810, pour sa gracieuse simplicité, ses vertus domestiques, son dévouement surtout à toutes les causes généreuses. L'imagerie d'Epinal a popularisé en France sa célèbre entrevue du 6 juillet 1807 avec Napoléon, pour obtenir de meilleures conditions de paix. Le mausolée, œuvre de Rauck, qui, à Charlottenbourg, renferme son tombeau, est connu de tous les voyageurs. Un tableau de Guillaume Amberg a fait connaître, ou au moins a rappelé une scène épisodique de sa jeunesse qui la montre précisément en ce rôle que je signale de femme d'esprit et de femme de cœur.

Elle n'était encore que la "prinzessinnen" lorsqu'elle vint rendre visite, comme une petite bourgeoise du voisinage, à Mme Gœthe qui, à ce moment, s'apprêtait à puiser de l'eau à la fontaine de sa maison. Prendre le grand vase de cuivre et, aidée d'une de ses compagnes, puiser elle-même l'eau nécessaire, ne fut que l'affaire d'un instant, frau Rath Gœthe, en son antique costume, demeurant surprise et touchée, pendant que les deux jeunes femmes rient et s'amusent de l'aventure.

L'œuvre d'Amberg n'a pas d'autre prix que celui que l'on peut attendre d'un tableau de genre : on y sent le maniérisme et, comme en toutes ses œuvres, une recherche de modernité. La charmante figure de Louise avec sa coiffure frisée et son air mutin, ne peut pas être considérée comme un portrait réel puisqu'elle était morte depuis quarante ans lorsqu'Amberg y travailla ; elles représentent, elle et sa compagne, ce type des soubrettes que le peintre, qui a longtemps travaillé à Paris, s'est plu à reproduire.

En ce temps de vacances et de déplacements, une visite de la maison de Gœthe à Francfort est une joie sans égale ; on pourrait y passer de longues heures et les trouver brèves tant les souvenirs précieux en tous genres y abondent. Il y a là une immobilité des choses tout à fait remarquable.

Les détails de la fontaine y sont intacts et l'on croit voir maman Gœthe que l'Allemagne vénéra si longtemps, aller, puiser et recevoir aussi les hommages qu'elle méritait si bien. Ici est la chambre où fut écrit le premier "Faust" ; là la petite fenêtre que le conseiller d'Empire avait fait établir pour mieux surveiller les escapades de son fils ; là encore le grand poète dont Gœthe parle souvent dans ses mémoires, et, de toutes parts, des meubles, des gravures, des tableaux qui reviennent, comme des témoins du temps passé, nous raconter la vie d'un des plus grands génies dont puisse s'honorer l'humanité.

On n'y voit aucune trace cependant des vertus dites guerrières. Mme Gœthe disait volontiers "qu'elle n'avait jamais corrigé personne ni offensé âme qui vive."

M. Chéron est étourdi. Il partit un jour pour Calais, emportant un pardessus qui n'était pas le sien. Nous avons conté cela en son temps....

Il échange son chapeau, à la Chambre, couramment, avec tout autre couvre-chef qui lui paraît plus reluisant....

Quant à son parapluie ! Il le perd cinq fois par mois. Parfois — rarement — on le lui rapporte. Et cela lui advint l'autre jour :

—Je suis heureux, dit l'honnête citoyen qui ramenait l'instrument, d'avoir porté votre parapluie ; cela me portera chance et je vais espérer à mon tour devenir sous-secrétaire d'Etat.

Alors, M. Chéron, très digne, dit à l'inconnu :

—Mon cher ami, dans notre République démocratique, tout le monde peut aspirer aux plus hautes fonctions : il suffit d'être intelligent....

—Comme vous, fit le flatteur !

M. Chéron sourit, approuva, et donna vingt francs. Le parapluie valait bien la moitié ! Mais le compliment valait le reste dit le "Gil Blas.

Au lendemain de la guerre franco-allemande, la ville de Stolp, en Poméranie, éleva un monument à la mémoire de ses fils morts pendant la campagne et en même temps l'épigraphe rappela le souvenir de ceux tombés pendant la guerre contre le Danemark et contre l'Autriche.

C'était une simple pyramide en grès d'un effet un peu fruste, mais qui répondait pleinement au but proposé. Mais bientôt se manifesta en Prusse la statuomanie qui sévit encore à l'heure actuelle, et à tour de rôle, les plus petites cités érigèrent des monuments aux gloires nationales des cinquante dernières années.

Stolp a cru devoir suivre ce mouvement, et c'est ainsi qu'on décida l'érection d'une statue de l'empereur Guillaume II sur la place Saint Etienne où se dresse déjà le monument des Morts pour la Patrie. Seulement, on trouva que le second nuirait à l'effet artistique du premier et on arriva à la conclusion que la pyramide serait déplacée.

Comme il n'y avait pas d'emplacement disponible, on tourna la difficulté en démolissant la pyramide.

Ainsi la place a été digne de recevoir le monument de l'Empereur. L'inauguration a eu lieu le 5 septembre, à l'occasion du 6e centenaire de la fondation de la ville, et l'Empereur a présidé la cérémonie. On ne lui a pas dit probablement au prix de quelle bassesse patriotique sa statue orne la place Saint-Etienne.

Association des Professeurs de Musique.

Le *Recital* donné sur le merveilleux piano "Welt-Mignon" hier après-midi dans la salle de l'Union Progressiste, a obtenu le succès qu'on en attendait.

Immédiatement avant le petit concert, l'Association des Professeurs de Musique de la Nouvelle-Orléans, a tenu sous la présidence de Mme McCord, un meeting au cours duquel il a été proposé de donner lecture d'un article paru dans la Revue "The Delineator" de septembre, intitulé : "Musician", article qui fera le sujet de discussions à la prochaine réunion de l'Association.

Voici le programme du "Recital" :

1. Der Contrabandit, Schumann-Tausig Hoffman.
2. "A la bien aimée", Schutt, Fannie Bloomfield-Zeisler.
3. Prélude, C. minor, Chopin, De Pachmann.
4. Schmetterling, Greig.
5. Sonata "Moonlight", Beethoven, Paderewski.
6. Rêverie, Richard Strauss.
7. Mazurk, Op 24, Leschetesky.
8. Ballade, A Flat Major, Chopin, Paderewski.
9. Concert Etude, Smetana, Carreno.
10. Rhapsody No 10 Liszt, Reinhauer.

Le record du Bitter pendant les dernières 57 années prouve d'une manière concluante qu'il donne la plus grande satisfaction dans les cas de Dyspepsie, Indigestion, Constipation, Etat Bilieux et Malaria.

Et recroquevillé dans une peur enfantine, les yeux tellement élargis d'horreur qu'ils semblaient prêts à jaillir de l'orbite, le misérable se blottit dans un angle où le ruisseau de sang arrivait lentement, oubliant la morte tragique étendue à ses pieds pour frémir au souffle mystérieux de celui qui revenait d'un lointain au-delà....

.....

Le lendemain, on apportait à l'hôtel du boulevard des Invalides la corbeille de mariage de Mlle de La Lozernière, dont l'union avec le marquis de Trèves devait être célébrée deux jours plus tard, dans une stricte intimité.

Cette fois, la classique corbeille était représentée par un de ces délicieux petits meubles en bois de rose qu'affectionnaient nos grand'mères, et l'indéniable authenticité de celui ci eût suffi, même sans les merveilles dont il était rempli, à en faire un royal présent de noces. Mais les tiroirs mignons, capitonnés de satin au ton adorablement fané, regorgeaient de beautés de toutes sortes. Il y avait là, avec la grâce mélancolique du souvenir, la plus miraculeuse incarnation du présent. Les vieilles dentelles d'un prix inestimable accompagnaient le diadème en brillants, figurant la couronne de marquise dont Barbara Elmscott avait inutilement rêvé, qui dispensait jadis sa fière et délicate auréole aux dames de l'antique manoir où le rayonnant charme d'Eve allait faire revivre leurs sourires évanouis, et d'admirables bijoux anciens, vrais trésors de famille, parlaient très noblement le langage du passé à côté des chefs-d'œuvre de la joaillerie moderne que Jean offrait à sa fiancée.

Après avoir remis une ébloui-sante rémunération aux deux vieux serviteurs de la maison de Trèves chargés de présenter l'offrande symbolique à celle qui allait devenir leur maîtresse, Eve appela Germaine et toutes deux, joliment femmes, se récrièrent d'enchantement devant la splendeur des cadeaux du marquis.

Très simplement, sans emphase ni excès d'autorité, avec cette douceur très digne qui lui appartenait, Germaine avait pris possession de son nouveau rôle, et, au dire de chacun, elle y était exquise. Rien, dans son attitude à la tête d'une importante et aristocratique demeure, ne laissait deviner la gêne des timides condamnés transportés dans un milieu difficile où le ridicule gonflement des parvenus inopinément comblés par le sort. Elle était la vivante preuve qu'avec une certaine âme on est à la hauteur de toutes les fortunes. Ferme sans dureté, bonne sans faiblesse, généreuse à propos, très grande dame enfin sans y tâcher, elle avait conquis le cœur des vieux domestiques du comte Lothaire et les relations de la famille de La Lozernière, Mme de Souvelaye notamment, s'accordaient à proclamer que "cette petite femme-là était parfaite et avait bien son cachet."

Colportée de tous côtés par l'infatigable bavarde, qui faisait autorité en certaines matières, cette opinion prenait incessamment la valeur d'une sorte de brevet mondain et laissait présager que les portes des salons les plus fermés s'ouvriraient toutes grandes devant la comtesse Germaine le jour où elle jugerait à propos d'y frapper.

Elle n'y songeait point encore. Confiance dans le double deuil de son mari et de comte Lothaire qu'elle devait porter officiellement, elle en gardait vraiment le recueillement au fond de cœur et ne s'occupait, avec la tâche d'éducatrice de son fils qu'elle se donnait et qui lui importait plus que tout au monde, de parfaire silencieusement et pratiquement l'apprentissage d'une existence qui lui avait apporté, non seulement la plus magnifique ascension sociale, mais aussi des responsabilités et des devoirs.

La présence d'Eve l'aidait puissamment dans cette dernière et délicate partie de son programme. Depuis que la jeune fille, après le bienheureux soir de ses fiançailles avec Jean, était revenue prendre sa place à l'hôtel de La Lozernière, il semblait qu'il n'y eût rien de changé, que la direction restât la même et qu'il y eût seulement dans la maison deux femmes qui, s'aimant comme deux sœurs, se partageaient, d'un accord tacite, le commandement et l'autorité. Le changement était réel et profond, pourtant, mais il ne se manifestait qu'en nuances infiniment subtiles. Avec son tact frémissant, Eve s'effaçait devant Germaine sans qu'il y parût, et, en toutes choses, restait auprès d'elle ainsi qu'une cadette tendrement et imperceptiblement déférente.

Néanmoins, si celle que tous, à présent, nommaient avec un affectueux respect la comtesse Germaine, était plus ouvertement la maîtresse, de par la volonté même d'Eve, celle ci demeurait l'inspiratrice discrète et infaillible. Son expérience du milieu où elle avait toujours vécu et qui se traduisait en exemples aux moindres gestes, était le meilleur enseignement pour la jeune femme, de même que l'affection profonde qui les unissait constituait le plus sûr garant que cet enseignement latent ne l'induirait jamais en erreur.

Ainsi, forte de cette confiance, de cet accord qui dépassait les paroles, elles étaient entièrement, ineffablement heureuses, dans une sensation de quiétude presque divine, la notion sereine qu'ayant payé un ample tribut au malheur elles étaient maintenant à l'abri de toutes les adversités.

Cette sensation, qui, chez l'une et l'autre, était dans sa plénitude, acquérait cependant une suavité particulière en Eve que l'amour d'un être d'élite avait affranchie des pires détresses, ramenée des bas-fonds du désespoir et du renoncement sans fin vers les sommets bénis de la lumière et du bonheur.

Aussi comme elle le chérissait à présent, pour réparer le temps perdu, ce Jean dont elle avait apprécié l'âme haute sans deviner tout à fait le cœur d'exception ! .... Une gratitude infinie l'inondait à l'endroit de l'homme assez noble, assez fort pour mépriser tous les préjugés ; il était vraiment devenu son bien et son tout, et c'était avec une joie plus profonde que ce qui peut s'exprimer qu'elle envisageait la perspective devant laquelle son ignorance de jeune fille trop comblée restait naguère incertaine ou indifférente ; passer toute la vie à ses côtés.

Est ce à dire qu'il n'y avait aucune ombre à cette félicité si parfaite ? Hélas ! il reste toujours, chez la créature la plus favorisée, quelque petite place secrètement meurtrie. C'était le cas pour Eve, qui portait au cœur une blessure destinée, pensait-elle, à ne jamais se fermer. Aux plus délicieuses minutes de son ravissement intime, un souvenir revenait l'étreindre, la faisait pâlir et frissonner : la pâle image de celui qui était mort en prison, du malheureux caissier dont elle se sentait la fille respectueuse et navrée, et de qui on ne saurait jamais s'il avait été un coupable ou un martyr.

La conscience d'Eve s'inscrivait en faux contre la première hypothèse : néanmoins, ce doute qui planerait éternellement sur la mémoire de Maxime Rancourt était pour elle, avec la certitude qu'elle gardait de l'égarement maternel d'Adrienne, le principe d'une inguérissable mélancolie.

Ce jour là pourtant, la lancinante hantise fit trêve, et nul reflet de tristesse intérieure n'atténuait le radieux sourire avec lequel la jeune fille courut au devant de son fiancé lorsque celui-ci arriva, comme de coutume, afin de passer la soirée à l'hôtel de La Lozernière, où une gigantesque gerbe de lilas blanc le précédait chaque après-midi.

—Ah ! mon ami, que vous me gâtez ! dit-elle, en tendant au jeune homme ses deux mains fines, qu'il baisa dévotement l'une après l'autre. Tant de belles choses pour moi, qui ne rêve plus que de couler une existence toute paisible, toute unie, dans le vieux manoir, là-bas, en face de la Loire ensoleillée....

Jean ne releva pas l'allusion tendre. En dépit de son habituelle froideur extérieure, il semblait ému, et ce fut d'une voix aux inflexions singulièrement profondes, qu'ayant adressé un salut à Germaine, qui lui souriait du fond du salon, il répartit :

—Je pourrais vous répondre que rien n'est trop beau pour vous, ma chère Eve, et personne ne me démentirait. Mais, outre que ces banalités ne sont pas de mise entre nous, je crois bien que je vous apporte ce soir le cadeau que vous préférerez à tous les autres....

Elle le regarda, surprise :

—Comment cela ?

Du même accent qui vibrait de significations inconnues, il reprit :

—Avez-vous lu les journaux ?

Elle eut un joli geste de femme débordée :

—Ah ! mon ami, comment voulez-vous ?.... Avec un trousseau à préparer, une toilette de mariée à mettre au point pour après-demain....

—Alors, lisez sans perdre une minute !....

Il lui présenta le "Journal ;" elle le prit machinalement et le déplia :

—Qu'est ce qu'il y a donc ?

Elle s'interrompit aussitôt : un titre se détachait sur la manchette en énormes caractères gras :

LE DRAME DE BELLEVILLE.

Eve l'énonça tout haut, et, d'instinct, lut les lignes suivantes :

La suite à dimanche prochain.